

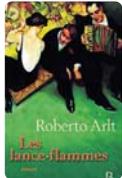
ROMAN

LES LANCE-FLAMMES

DE ROBERTO ARLT, ÉDITIONS BELFOND, TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE), 374 PAGES.



"Quand on a quelque chose à dire, on écrit n'importe où. Sur un rouleau de papier, dans une cellule infernale. Dieu ou le diable sont à côté de vous pour vous dicter des mots ineffables." Le ton est donné, et quand on sait qu'Arlt rédigea 4000 lignes en 3 semaines, il semble clair qu'il a dû le vomir, son roman. La première partie de ce diptyque, *Les sept fous*, à la fois délirante et ténébreuse, avait déjà entraîné le lecteur sur la voie



du mal. Ici, avec la suite, Roberto Arlt nous enfonce encore davantage dans ce monde de pourris, de maquereaux, de pervers et de mystiques. Le héros, ou plutôt l'antihéros, Erdosain, a rejoint une société secrète d'anarchistes déjantés pour expier une faute ancestrale dont il ne peut se libérer. Chargé du programme et de la mise en place du phosgène destiné à anéantir le monde capitaliste, Erdosain survit dans une chambre crasseuse et s'engoue dans un désespoir collant à la recherche d'un bonheur "où il faut s'humilier". Aussi le coryphée fondateur de la société, l'Astrologue, désigne-t-il l'odieux Erdosain comme l'artisan incompris d'un futur "chimique", lui qui "représente l'humanité souffrante, qui rêve, plongée dans la boue jusqu'aux aisselles". Autour de lui gravitent des personnages glauques aux noms burlesques, l'homme-qui-a-vu-l'Accoucheuse, Ruffian mélancolique ou encore Barsut dont les destins seront tragiques.

Tableau sombre, sans espoir de rédemption; les plus salauds fuient alors que les épaves humaines tentent d'accrocher leurs lambeaux de conscience à un projet fumeux. Rien n'est épargné au lecteur, la perversité l'éclabousse et il ne lui reste plus qu'à rejoindre Erdosain dans la mort pour trouver "une sérénité absolue". ● **M.-D.R.**

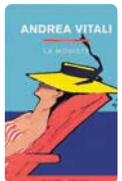
ROMAN

LA MODISTE

D'ANDREA VITALI, ÉDITIONS BUCHET-CHASTEL, TRADUIT DE L'ITALIEN, 424 PAGES.



Il n'a vraiment pas eu une bonne idée, Firmato Bicicli, le gardien de nuit de la mairie de Bellano, d'aller fêter son anniversaire dans un bar! Après quelques cognacs et des musiciens en prime, il a complètement oublié de reprendre son poste. Et vogue la galère! L'incident aurait pu être banal si des cambrioleurs n'étaient pas venus "visiter" la mairie... Chose bizarre, ils semblent n'avoir rien emporté! Malgré ça, le gardien de nuit sent son honneur bafoué et devient obsédé par le désir de se venger. C'est l'effervescence à l'hôtel de ville. Le chef des carabinieri siciliens,



le beau Carmine Accadi, est là et n'a d'yeux que pour Anna Montani, dont les formes le rendent fou et lui font penser à Silvana Mangano. D'autres regardent cette superbe créature, modiste de son état, et très probablement veuve. Eugenio Pochezza, son mari, a disparu sur le front russe. On est au début des années 50, dans une Italie qui garde un parfum proche de Nino Manfredi, avec un petit côté Don Camillo, représenté par un curé comme on n'en fait plus. Très populaire en Italie, Andrea Vitali est médecin généraliste et vit à Bellano. *La Modiste* est son 3e roman. Son style fait penser à celui de Gabriel Chevalier. Une note de désuétude avec quelques gouttes de peps épicé d'humour gentil. Ses livres se vendent à 2 millions d'exemplaires. Si vous avez envie de passer un moment agréable, de sourire de temps en temps, tout en sachant que l'intérêt principal du livre se trouve dans les rapports parfois "croquignolesques" entre les personnages, ce récit bercera votre été. Avec ou sans chapeau! ●

ROMAN

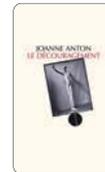
LE DÉCOURAGEMENT

DE JOANNE ANTON, ÉDITIONS ALLIA, 64

PAGES.



Sans être folle, Joanne Anton en a l'air. Juste assez, sans doute, pour décider de consacrer son tout premier roman au... découragement. Une entrée en littérature qui a tout de la schizophrénie. Consciente et assumée. Une entreprise qui s'ouvre précisément sur la volonté d'en finir. Qui contient en elle-même le germe d'un engourdissement programmé. Pas un découragement dont on pourrait dérouler une



histoire classique avec événement déclencheur et conséquences. Non, un défaitisme plutôt moite, diffus, qui colle à l'existence de la jeune femme: "On se lève. On reçoit le devoir de vivre comme le baiser matinal d'une personne que l'on n'aime plus et cela nous répugne" et qui l'oblige, apprentie auteure, à repenser son écriture: "Est-ce possible d'écrire sur le découragement tandis que l'on se décourage du moindre mot que l'on écrit?" On suit alors le fil tordu et spirituel -drôle, souvent- de ses raisonnements, Joanne Anton imaginant développer des idées qu'elle ne fera finalement qu'esquisser par manque de courage, caressant -c'est inévitable- l'idée d'en finir pour de bon, ou imaginant faire basculer ses écrits dans la folie explicite afin qu'on vienne l'interner. Et puis surtout s'accrochant à son dernier électrochoc littéraire -*Marcher* de Thomas Bernhard. Une comparaison qui, tout en lui soufflant dans le dos, ne fait que l'enfermer toujours plus à un épuisement d'elle-même. Anton désire de son récit qu'il reflète la vie, son incompréhensible chaos, ses irresolutions, tout en ne pouvant que constater qu'il lui échappe, travaillé par la quête d'une issue. Un premier roman lignes et points liés au délicieux mal de l'écriture, un essai piquant qui se mord consciemment la queue et s'arrête net en sa page 63, au terme d'un passage à l'acte mené à bien. Contre toute attente. ● **Y.P.**

NADINE MONFILS